

**DETTES**  
Dernin. — Le nommé DE  
Dernin, époux, présent, le  
dépenseur de la reconnaissance plus  
de 100 francs par semaine. Erreur à  
la Cour de Cassation, le 10 mai 1901.

**100.000 fr.** à placer sur  
0,05 par fractions de 5 à  
0.000 francs, L. G. N. Bureau  
à journal.

**60 francs** pour un franc de  
toutes les semaines, de gagner  
10 francs par semaine. Erreur à  
la Cour de Cassation, le 10 mai 1901.

**Compagnie du Gaz**  
**DE ROUBAIN**

**CUISINE AU GAZ**

Le moment est venu pour son  
usage, particulièrement commode  
et avantageux au prix de  
fr. 45 le mètre cube. Des  
appareils en tous genres, en  
aluminium ou en fer, sont  
abonnés à titre de responsabilité  
et dont ils ont le dépôt.

**Henri BRIFFAUT**

**Compagnie du Gaz**  
**DE ROUBAIN**

**CUISINE AU GAZ**

Le moment est venu pour son  
usage, particulièrement commode  
et avantageux au prix de  
fr. 45 le mètre cube. Des  
appareils en tous genres, en  
aluminium ou en fer, sont  
abonnés à titre de responsabilité  
et dont ils ont le dépôt.

**HORLOGERIE**

**ASTHME**

**CIBILS**

**DONNE DU SANG!**

Le plus pur et le moins  
cher des produits similaires.

Recommandé par MM. les  
docteurs aux malades et convalescents. 50 premiers diplômes  
et médailles.

En vente dans toutes les  
bonnes pharmacies.

Pour le prix de Fr. 9.-

apures, ont été brevetés en  
tous les pays. Je garantis que  
tous les malades qui ont pris  
ce produit ont obtenu un  
amélioration notable de leur  
état de santé. Ce produit est  
indispensable à tous les  
malades et convalescents.

**Henri BRIFFAUT**

**Coca des Incas**

**Annuaire général**

**HORLOGERIE**

**ASTHME**

**Nickelage - Dorure - Argenture**

Polissage, Vernissage, Bronzage sur tous métaux

**P. MATHIEU WATTRELOT**

**Docteur MERLIER**

**MALADES**

**LIEBIG**

**LIEBIG**

**LIEBIG**

**LIEBIG**

**LIEBIG**

**LIEBIG**

**Cacao van Houten**

**PASTILLES BRACHAT**

**OUTILLAGE | TOURS | MACHINES**

INDUSTRIEL et d'AMATEUR de tous systèmes à découper

**CHEMINS DE FER PORTATIFS**

**DECAUVILLE**

**MAUX DE JAMBES**

**VARICES**

**ULCÈRES**

**GUÉRISON**

**L'Eau Précieuse**

**MONSIEUR**

**Paul SAUNIÈRE**

**TROISIÈME PARTIE**

**CENT ANS APRES**

**VIII**

**Mauvaise nouvelle.**

Roger ressentait. N'était-ce pas précisément dans les premiers jours de mai de l'année précédente qu'il lui était arrivée cette aventure du pendu ? Il ne crut pas devoir communiquer ce détail à M. Delain ni à M. Girard, mais il se promit bien d'en parler à M. Raymond. Après déjeuner, il se retira. C'était le lendemain 4 novembre qu'il devait entrer en fonctions.

— Mon cher Roger,  
« Un grand malheur vient de nous frapper. Venez vite ! »

— Je n'étais sûr ! s'écria-t-il en se précipitant au delà de sa porte.

Il n'avait plus besoin d'aller se renseigner chez le docteur. Ses craintes n'étaient que trop fondées ! Le malheur qu'il présentait, Laurence venait de lui apprendre.

Il courut au chemin de fer et arriva à temps pour prendre le train de trois heures et demie. A cinq heures, il était chez M. Dalbriège. Ce fut un véritable soulagement pour la femme de chambre et la cuisinière quand elles l'aperçurent.

— Oh ! comme il y a longtemps qu'on ne vous a vus ! s'écrièrent-elles à la fois.

Quant au domestique ce fut à peine s'il répondit au bonjour que lui adressa rapidement Roger. Celui-ci, sans y faire attention, s'élança dans l'escalier et ouvrit la porte des toilettes. A cinq heures, il était chez M. Dalbriège. Ce fut un véritable soulagement pour la femme de chambre et la cuisinière quand elles l'aperçurent.

— Au nom du ciel ! qu'est-il arrivé ? demanda de Montmaury.

— Au lieu de lui répondre, elle le prit par la main et le conduisit dans la chambre de son père. Un spectacle navrant s'offrit à sa vue. M. Dalbriège était étendu sur son lit, la face congestionnée, le corps immobile.

— Je vous demande bien pardon, mon cher Dalbriège, dit-il, si j'ai osé venir ici : mais, j'ai appris qu'un malheur vous était arrivé, et j'ai cru devoir venir sur-le-champ.

Il s'arrêta stupéfait. M. Dalbriège semblait ne pas l'avoir entendu. Seuls, ses yeux se fixèrent sur Roger et brillèrent d'un éclat de feu qui s'éteignit aussitôt. De Montmaury devint tout blanc. Le vieillard était atteint de paralysie ! A peine lui restait-il la force de reconnaître ceux qui l'approchaient.

— Comment ! balbutia Roger. Que s'est-il donc passé ?

— Laurence essaya ses yeux et lui fit signe de s'asseoir.

— Hier, après déjeuner, dit-elle, au moment où mon père se levait de table pour aller faire un tour de jardin, je lui offris mon bras comme à l'ordinaire, et nous nous dirigâmes vers la terrasse, que le soleil éclairait de ses pâles rayons. Nous n'avions pas encore fait dix pas au grand air que je sentis un père chanceler ! Sa main se cramponna convulsivement à mon bras.

— Je m'aperçus qu'il allait tomber, j'essayai de le retenir ; mais les forces me manquèrent, et il s'affaissa lourdement sur le sol. Tout ce que je pus faire, ce fut de lui éviter une chute trop dangereuse. J'appelai Antoine, Marie, Etica, qui possèdent des cris de terreur en l'apercevant.

— Allons ! leur dis-je. A nous quatre, nous le porterons bien sur son lit. Aidez-moi donc au lieu de vous écarter inutilement.

En effet, quoique ce ne fut pas sans difficulté, nous parvîmes à monter l'escalier avec notre précieux fardeau et à transporter mon pauvre père dans sa chambre. Antoine le mit au lit, pendant qu'Etica, allié chercher le médecin de Meulan et portait au chemin de fer le télégramme que j'avais adressé sur-

le-champ à M. Valnet. Une demi-heure après le médecin du pays arriva et pratiqua une saignée qui ne produisit pas le résultat escompté, jusqu'au point où les jambes de deux heures après, et renvoya son collègue des deux éclairs qu'il avait prodigués au malade.

— Malheureusement, dit-il, il n'y a plus rien à tenter que ce qui a été fait. Depuis un an déjà j'avais prévu cette catastrophe.

— Comment ! m'écriai-je, il n'y a rien à faire ?

— Non, mon enfant. La saignée n'a, vous le voyez, amené aucun soulagement immédiat, et quant aux sinapismes, je ne crois pas qu'ils agissent avec l'efficacité nécessaire.

— Ainsi mon père est condamné ? lui demandai-je anxieusement.

— Pas encore, mon enfant. Nous le sauverons peut-être de la mort, mais non pas de la paralysie, j'en ai bien peur ! Que cette paralysie soit partielle, c'est tout ce que nous pouvons désirer.

Je demeurai consterné. Ce que me disait M. Valnet, le médecin de Meulan venait de me l'avouer un quart d'heure auparavant. Je fus plus pressenti cependant, quand le docteur, après avoir congédié son collègue, demoura seul avec moi. Il répondit paternellement à toutes mes questions ; il me démontra comment cette affreuse maladie entraînait la conséquence presque infaillible de la vie sédentaire que mon père avait toujours menée. Malgré cela, bien qu'il n'eût aucune confiance dans les moyens qu'il employa successivement, M. Valnet s'installa au chevet de son ami, passa la nuit auprès de lui et ne le quitta enfin qu'aujourd'hui, vers une heure, après avoir éprouvé toutes les ressources de sa science.

— Ecoutez, mon enfant, me dit-il en partant, j'aime mieux vous instruire dès à présent de la cruelle vérité que notre pauvre Dalbriège ne se réalisera jamais. Il ne mourra pas, mais il sera dans une situation cent fois pire que la mort, car il lui sera désormais impossible de faire un mouvement. Sa santé est d'autant plus compromise qu'il vous est matériellement impossible de lui donner les soins dont il aura besoin. Je n'ai pas besoin d'insister à cet égard, n'est-ce pas ? Il est des détails intimes dans lesquels une jeune fille ne saurait entrer. Donc, répondez-moi : votre domestique est-il un homme sur lequel vous puissiez compter ?

— Je le crois, lui répondis-je à travers mes sanglots. Antoine est ici depuis plus de six ans, et bien qu'il soit un peu paresseux, je crois qu'il nous est dévoué.

— Eh bien ! fit Roger en assurant à l'instant, aitez-le venir, demandez-lui s'il veut s'attacher exclusivement au service de son maître ; triplez ses gages, s'il le faut, et essayez de le décider. C'est une tâche ingrate, devant laquelle reculeront bien des domestiques. S'il accepte, sachez-en être reconnaissant. Quant à vous, votre rôle se restreindra forcément à une surveillance que je crois inutile de recommander.

Je m'informai auprès du docteur s'il fallait faire transporter mon père à Paris ou demeurer à Meulan.

— Restez ici, me dit-il. Vous y êtes admirablement installés, et l'air de la campagne si peu que le malade puisse en jouir, sera vingt fois préférable à celui de Paris.

A ces mots, il me serra la main, me promit de revenir tous les deux jours et me recommanda, dans un cas extrême, d'envoyer chercher le médecin de Meulan, d'abord, et de lui adresser un télégramme ensuite, ainsi que je l'avais fait.

— Eh bien ? fit Roger, avez-vous consulté Antoine ?

— Oui, mon père. Le docteur a raison. Mais toute votre bonne volonté, il est impossible que vous restiez auprès de votre père. Si d'ailleurs que vous paraissez se sacrifier, il est inévitable. Allez, moi, pendant ce temps, je vous remplacerai.

Laurence s'éloigna à regret. Cependant elle comprit bien qu'il ne pouvait en être autrement. Roger demeura seul auprès de M. Dalbriège. Il essaya de lui parler, s'excusa d'être accablé malgré ses ordres, lui raconta qu'il était riche, qu'il était sur le point de se créer un avenir. Le malade l'interrompit :

— Peut-être oui, mais Roger ne put lui arracher une parole. Le regard lui-même, qui, seul, avait conservé un restant de vie, était redevenu muet et voilé.

— Au bout de vingt minutes, Laurence entra. Antoine avait été longtemps à se décider ; mais, sa jeune maîtresse lui ayant offert cinq francs par jour pour se consacrer exclusivement au service du malade, il avait fini par accepter. Sur-le-champ, Laurence installa au chevet de son père et quitta la chambre, suivie de Roger, quelle entraina dans le salon.

— Vous allez dire avec moi, dit-elle, et nous causerons, car j'ai bien d'autres embarras à vous communiquer.

L'œil de Roger rayonnait. Rester seul avec elle ! S'il n'avait pas eu pour M. Dalbriège une amitié profonde, il aurait bûni le hasard qui lui procurait cette bonne fortune inattendue. Avant de se mettre à table, elle remonta dans la chambre du malade. Antoine l'avait chargé de la tête aux pieds, le coiffeur l'avait rasé de frais. Quoique toujours immobile, M. Dalbriège avait déjà meilleur visage. Laurence et Roger redescendirent et se mirent à table. Ni l'un ni l'autre n'avait fait, bien entendu. La table ne leur fut donc, qu'un prétexte pour causer.

(A suivre.)